

Cinquième édition  
**CATS ATTAQUE !**



# CATS ATTAQUE ! Cinquième édition

Couverture: Zero

Quatrième de couverture: Zero

Rédaction et révision: Adore Goldman, Astrea Leonis, Céleste Ivy, Cherry Blue, Érika, Gina Flash et Melina May.

Traduction: Adam Hill, Adore Goldman, Céleste Ivy, Cherry Blue, Francesca, Fred Burrill, Jaggi Singh, Melina May et Tess McCrea.

Visuels et photos: Céleste Desrosiers, Céleste Ivy, Cherry Blue, Fashion Freak Designs, Imara, Tiger Opal et Zero.

Mise en page: Astrea Leonis

Coordination: Adore Goldman et Melina May



2 de Pentacle, dessin par Tiger Opal

Dépôt légal :

- Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2024

- Bibliothèque et Archives Canada

ISSN pour l'imprimé: 2816-2374

ISSN pour le PDF: 2816-2382

## Table des matières

4-5	Joignez votre comité de putes local!
6-20	Dossier enquête: salon de massage et <i>strip clubs</i> Enquête militante en salon de massage: collectiviser nos résistances Adore Goldman, Melina May, Susie Showers et Astrea Leonis Enquête: les conditions de travail dans les <i>strip clubs</i> montréalais Cherry Blue
21-23	Oeuvres Cherry Blue, Céleste Ivy, Zero et Imara
24-25	Honey mon miel Gina Flash
26-30	Compte rendu de <i>Revolting Prostitutes: The Fight for Sex Workers' Rights</i> . Un manifeste pour les putes mécontentes Cherry Blue
31-37	La madonne et la putain: travailleuses en lutte contre le déni de travail. Entrevue avec Leopoldina Fortunati Adore Goldman et Melina May
38-43	Explorer la bibliothérapie: Comprendre la thérapie par les livres Érika

Pour tous nos liens:



Les boss qui prennent le bord des clients plutôt que celui des travailleuse.rs

Les règlements arbitraires dans nos milieux de travail qui changent à tout bout de champ

Les renvois pour des raisons plus farfelues les unes que les autres

**C'EST ASSEZ!**



**JOIGNEZ VOTRE COMITÉ DE PUTES LOCAL**

Au Comité autonome du travail du sexe (CATS), nous en avons assez que les travailleuse.rs du sexe (TDS) subissent les sautes d'humeurs de leur patron.ne. C'est pourquoi, nous nous organisons depuis 2019 pour de meilleures conditions de travail dans l'industrie du sexe. Après avoir milité pendant 5 ans pour la décriminalisation, nous pensons que l'organisation syndicale de nos milieux de travail ne peut plus attendre: c'est ainsi que nous réussirons à interpeller l'État et à avoir gain de cause!

**NOS CORPS, NOS LUTTES!  
STRATÉGIES D'ORGANISATION**

**La mobilisation de nos collègues est la base de l'organisation vers de meilleures conditions**  
Face aux patron.nes abusif.ves et aux clients violents, nous luttons au sein de nos milieux de travail. Depuis un an, le CATS réalise des enquêtes militantes sur les conditions en salon de massage et en *strip club*. Par ce processus, nous voulons trouver de nouvelles façons de nous organiser et créer des comités d'organisation dans les différents milieux dans le but de nous syndiquer.

**Le magazine CATS attaque! - Un outils tangible de mobilisation de nos collègues**  
Un magazine annuel 100% par et pour les putes: de la rédaction à la mise en page, nous travaillons fort à créer un outil pour mobiliser nos collègues et partager nos réflexions et notre créativité. Après le lancement du magazine, nous en faisons la distribution dans les librairies, les organismes communautaires, les *sex-shops* et nos milieux de travail à Montréal et plus loin. Le magazine est gratuit, traduit en français et en anglais et disponible aussi sur notre site web.

**PARCE QU'ON EN A ASSEZ DU DÉNI DE NOTRE TRAVAIL**

**PARCE QU'IL FAUT QUE CES INJUSTICES QUOTIDIENNES CESSENT**

**PARCE QUE NOUS AVONS BESOIN DE PROTECTIONS ET DE DROITS**

**PARCE QUE SEULE LA LUTTE PAIE**

**ON S'WHOREGANISE ENSEMBLE!**

**ÉCRIVEZ-NOUS POUR VOUS JOINDRE À LA LUTTE**  
[cats.swac.mtl@gmail.com](mailto:cats.swac.mtl@gmail.com)

**En solidarité avec les luttes pour la libération de toutes**  
Même dans un futur où le travail du sexe serait complètement décriminalisé, la lutte continuerait: nous ne serons pas libres jusqu'à ce que toutes le soient. Étant aux intersections de plusieurs types d'oppressions, la force collective des TDS doit être solidaire et au cœur d'autres luttes contre le système pénal, les frontières, la transphobie, les violences sexistes, le colonialisme, les évictions, la dépossession des terres et notre oppression en général sous la suprématie blanche. Ainsi, nous participons aux actions de collectifs alliés pour créer des liens de solidarité, tout en respectant leur autonomie politique.

**Contre notre marginalisation systémique, on reste visible!**  
Dans les dernières années, nous avons organisé des actions et des manifestations à plusieurs occasions: pour demander la fin du couvre-feu au plus fort de la Covid-19, lors des audiences de la contestation judiciaire des lois sur le travail du sexe, en réponse à un sommet international abolo, etc.

**Pour la décriminalisation du travail du sexe**  
Nous revendiquons l'accès aux mêmes droits que les autres travailleuse.rs; nous voulons des congés de maladie, de parentalité, des fériés; nous voulons pouvoir dénoncer les abus de nos patron.nes et des clients, et ce, par les mêmes mécanismes dont sont muni.es les autres travailleuse.rs.

*Le CATS est un comité d'organisation et de solidarité constitué de TDS et d'ex-TDS. Les TDS de tous les milieux sont les bienvenu.es: strip club, salon de massage, agence d'escortes, indépendant.e, camming, sugaring, dominatrix, etc.*

*Nous nous organisons à Tiohtiàk:he - Mooniyang (Montréal).*

*Nous nous rencontrons une fois par mois, en personne ou en ligne.*

*Nous ne sommes ni un OBNL, ni un organisme communautaire et nous ne recevons aucun financement du gouvernement. Ainsi, le CATS n'a aucun.e employé.e rémunéré.e ni élu.e. Ce qui signifie que nous avons pleine autonomie et prenons en charge collectivement les actions que nous proposons.*

**POUR TOUS NOS LIENS**



## Dossier enquête

Salon de massage

### Enquête militante en salon de massage: collectiviser nos résistances

Entrevues par Adore Goldman, Melina May, Susie Showers et Astrea Leonis  
Rédaction de l'analyse par Adore Goldman et Melina May

En tant que mouvement, nous avons trop souvent tu nos mauvaises conditions de travail par peur que les prohibitionnistes ne se les approprient pour nous priver de notre agentivité et nous décrédibiliser. Ce n'est pas pour autant que nous n'avons pas résisté quotidiennement: dans les milieux de travail comme à la maison, nous mettons en place des tactiques pour lutter contre les abus, les violences ou tout simplement, les emmerdements quotidiens.

Cette année, le Comité autonome du travail du sexe (CATS) a entrepris une enquête militante en salon de massage afin d'y documenter les conditions de travail. Nous avons réalisé 14 entrevues avec des masseuse·rs ayant travaillé principalement à Montréal. Ce procédé avait pour objectif de comprendre les tactiques mises en place par les travailleuse·rs pour résister aux abus sur leur milieu de travail, puis de transformer cette analyse en stratégies d'offensive collective.

Notre initiative s'inspire de la tradition des enquêtes ouvrières. Elle allie à la fois la production de connaissances et l'organisation politique. Nous n'avons aucune prétention à l'objectivité scientifique. Au contraire, nous prenons sciemment le côté de nos collègues dans notre démarche puisqu'elle se veut aussi une démarche d'organisation collective

dans nos milieux de travail. Il s'agit d'une pratique de co-recherche où le savoir est créé «d'en bas».

Avant de poursuivre avec l'analyse des informations récoltées lors de l'enquête, il serait judicieux de se situer en tant qu'enquêteur·ices. Les personnes qui ont élaboré ce projet viennent de différents milieux de travail. Bien que certain·es d'entre nous aient déjà été masseuse·rs, nous ne travaillons pas dans ce milieu actuellement. Nous sommes escortes indépendantes et nous avons toutes de l'expérience dans des milieux avec un patron, soit en *strip club* ou en salon. Cette analyse et les propositions d'organisation amenées en conclusion sont le fruit de nos discussions avec les masseuses·rs dans le cadre de cette enquête et de notre expérience dans l'industrie du sexe. Nous espérons que ces idées puissent servir de point de départ à des discussions plus larges sur l'organisation des TDS.

#### COMPOSITION SOCIALE

La première partie de l'enquête militante adressait l'entrée dans l'industrie du sexe, les motivations des participant·es à y travailler et à occuper un second emploi.



Autoportrait par Imara

#### Entrée dans l'industrie du sexe

Dans les raisons d'entrer dans l'industrie du sexe évoquées par les TDS interrogé·es, une constante ressort: les besoins économiques sont centraux. Plusieurs d'entre iels ont mentionné·es être aux études à temps plein ou vouloir quitter un emploi à salaire minimum, notamment en service et en restauration, pour gagner plus d'argent en moins de temps. Quelques-un·es ont nommé avoir été introduit au milieu par un·e ami·e qui travaillait déjà dans l'industrie. Pour d'autres, ce sont des situations de précarité fragilisantes qui les ont poussé·es à choisir le travail du sexe. Un·e des participant·es nous a témoigné avoir une contrainte sévère à l'emploi qui l'empêche d'occuper un emploi à temps plein. L'aide sociale ne pouvant pas répondre à ses besoins de base compte tenu de la hausse du coût de la vie, commencer le travail du

sexe a été un soulagement à sa détresse financière. Pour une autre personne, c'est son statut précaire d'immigration qui l'a encouragé à choisir un emploi qu'elle pouvait occuper sans papier et qui lui permettait de payer les frais associés à la régularisation de son statut au Canada. Une personne a aussi mentionné vouloir se sortir d'une relation abusive.

Pour près de la moitié des participant·es, le milieu d'entrée dans l'industrie du sexe a été les salons de massage. Mais plusieurs n'y sont pas resté·es: face aux abus en salon de massage, beaucoup vont prendre la voie du travail indépendant pour améliorer leurs conditions de travail ainsi que leurs revenus. C'est un parcours récurrent dans l'industrie, que ce soit par choix ou parce qu'un patron nous renvoie suite à un conflit; l'idée de prendre en main l'organisation de son

travail (horaire, tarifs, conditions, etc.) est séduisante pour plusieurs.

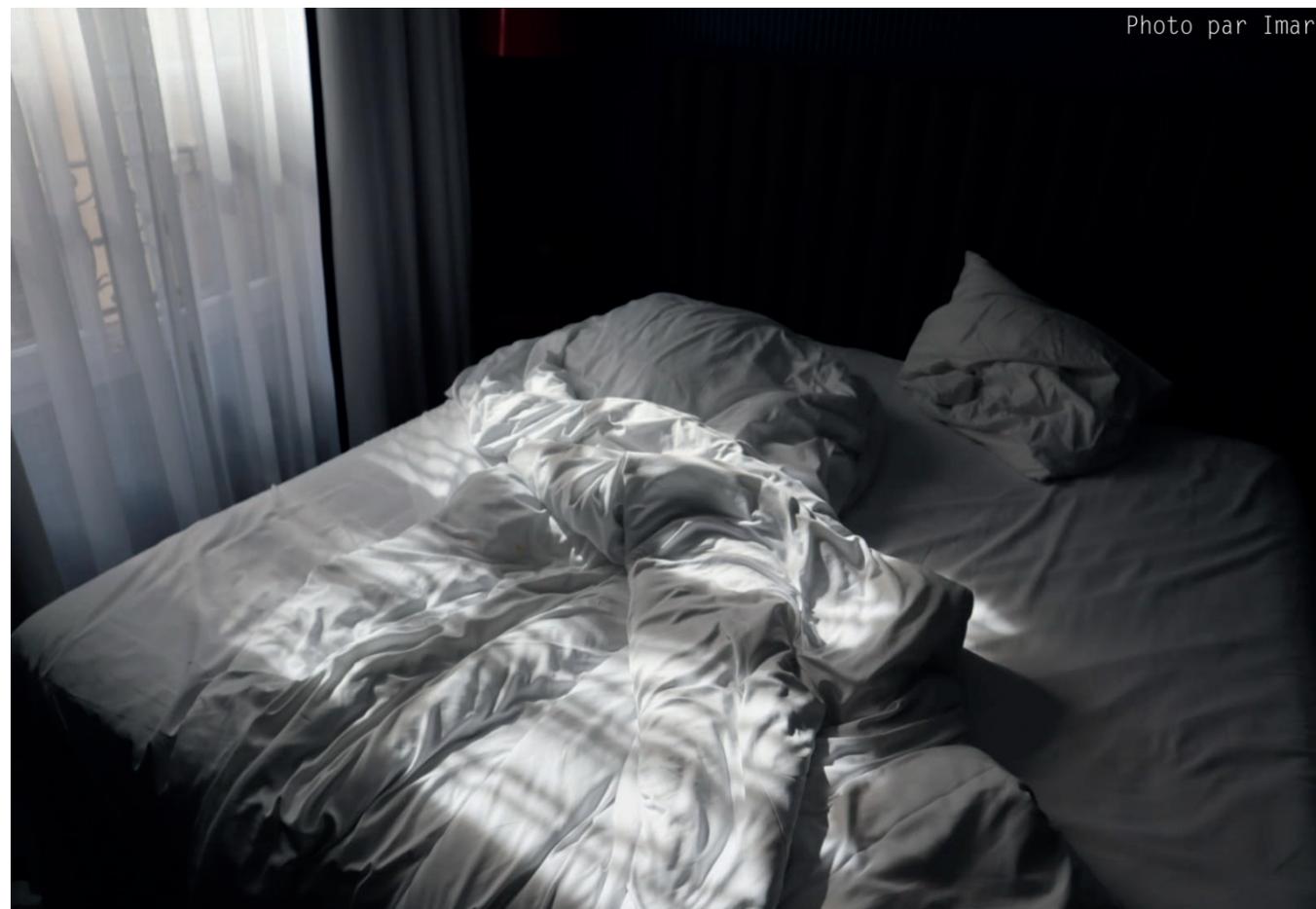
### Travail du sexe et précarité

L'expérience des travailleuse·rs interrogé·es est loin de la vie *glamour* projetée dans certaines représentations populaires du travail du sexe. La réalité est plus complexe. S'il s'agit certainement d'une façon d'améliorer ses conditions économiques, les TDS combinent souvent plusieurs sources de revenus pour arriver à un niveau de vie qu'iels considèrent décent. Leurs revenus demeurent instables et précaires.

En effet, plusieurs répondant·es ont mentionné qu'il était difficile d'estimer leurs revenus, car ceux-ci variaient énormément d'un mois à l'autre. Les travailleuse·rs vont donc multiplier les *hustles*. Il n'est pas rare qu'iels combinent le travail en salon de massage avec leur travail d'escorte indépendante, le *stripping*, le *camming* ou la production de contenu sexuel en ligne comme OnlyFans.

La moitié des répondant·es ont aussi affirmé avoir un autre emploi hors de l'industrie du sexe. Ces emplois étaient dans des domaines variés: santé, culture, recherche, agriculture. Plusieurs ont aussi déclaré être aux études et certain·es recevaient des prêts et bourses. Une personne avait aussi des revenus d'aide sociale avec contrainte sévère à l'emploi. Le travail du sexe est ainsi une façon de pallier des revenus insuffisants pour vivre dignement.

Toutefois, la précarité vient avec l'avantage de la flexibilité. C'est ce qu'une masseuse rapportait: malgré les conditions de travail difficiles



en salon de massage et le fait de ne pas avoir de revenus stables, l'argent rapide et les horaires flexibles font que le jeu en vaut la chandelle. Cet élément est important à garder en tête dans nos luttes. En effet, cette liberté est recherchée par de plus en plus de travailleuse·rs à notre époque. On peut y voir une aspiration à davantage de temps libre et à une réduction du temps de travail. Cela permet de comprendre l'attrait du travail en salon de massage et du travail du sexe en général. Garder cette flexibilité doit être au coeur de nos revendications, car c'est un avantage que les travailleuse·rs ne veulent pas perdre.

### CONDITIONS DE TRAVAIL

Cette partie de l'analyse se veut l'occasion de réfléchir à l'organisation du travail dans les salons de massage: comment se divise-t-il? Quelles sont les dynamiques de pouvoir? Nous avons également questionné les participant·es sur leur expérience quant aux conditions de travail. Les enjeux principaux étaient liés à la salubrité et aux violences.

#### L'organisation du travail

Le patron:

Les patron·nes des salons de massage sont des hommes, des femmes et, dans un cas, une personne queer. Les patronnes sont souvent d'anciennes masseuses ou d'anciennes secrétaires.

Iels sont souvent décrit·es par les masseuse·rs comme des personnes abusives, narcissiques et invalidantes. À ce niveau, il n'y a pas vraiment de différence significative entre les hommes et les femmes, bien que ces dernières aient un côté maternant selon les personnes interrogées. Iels sont souvent décrit·es comme des personnes manipulatrices, qui jouent des *games* psychologiques pour tirer avantage de leurs employé·es. Dans plusieurs cas, les patron·nes ont eu des commentaires dénigrants envers les masseuse·rs sur leur apparence physique, leur grosseur ou ont eu des propos racistes. Une autre plainte fréquente est que les patron·nes prennent le côté des clients plutôt que celui de leurs travailleuse·rs en cas de violence. Également, dans au moins deux salons de massage, l'employeur avait des relations sexuelles avec des masseuses, causant des dynamiques de pouvoir et d'abus. Les masseuse·rs affirment que leur *boss* ont souvent leurs préféré·es, ce qui alimente le clivage et crée un climat de travail malsain.

Dans certains cas, le patron étant absent du milieu de travail la plupart du temps, c'était plutôt la secrétaire qui assurait la gestion des lieux et prenait le rôle du patron.

La secrétaire:

Les secrétaires sont généralement en charge d'accueillir le client et de collecter le paiement pour la chambre. Ce sont généralement des femmes.

Bien que les secrétaires aient été peu mentionnées dans les entrevues, il est apparent qu'elles sont une figure ambivalente pour les masseuse·rs. Les secrétaires sont parfois les alliées des masseuse·rs quand il s'agit de donner

de l'information sur les clients. En effet, certaines les avertissent si un client a déjà été violent par le passé. Certains salons ont un *manager* qui agit également comme *bouncer*.

Toutefois, dans certains salons, particulièrement si le patron est absent, la secrétaire va également assurer la discipline. Cinq masseuse·rs ont affirmé avoir vécu de la violence, surtout psychologique, de la part des secrétaires.

Les masseuse·rs:

Les masseuse·rs sont le pilier de leur milieu de travail. Sans elleux, il n'y a pas de salon de massage. Iels prodiguent des massages érotiques (incluant une masturbation) avec ou sans extras<sup>1</sup>.

◇◇◇◇◇◇◇◇

1 Les extras sont des services sexuels de différents types par exemple: *blowjobs*, pénétration vaginale, pénétration anale, *frenchkiss*, *bareback* (pénétration sans condom).



Autoportrait par Imara

Dans les salons de massage avec extras, les masseuse·rs négocient généralement les services avec le client, et ce dernier leur paie directement. En général, ce sont les masseuse·rs qui en décident le prix, mais certains salons vont fixer un minimum ou un maximum. Un salon avait même établi une grille tarifaire pour chaque extra. Parfois, les patron·nes font pression pour que les travailleuse·rs baissent leur prix. Dans certains cas, les masseuse·rs vont discuter et fixer ensemble les tarifs pour chaque acte. Cependant, certain·es répondant·es ont affirmé préférer éviter de parler de leurs services par peur de créer des tensions et de la compétition avec leurs collègues. Par exemple, quelques masseuse·rs ont dit que certains extras comme le *bareback*<sup>2</sup> étaient tabou.

◇◇◇◇◇◇◇◇

2 Pénétration sans condom.

Dans un salon, l'employeur a tenté d'instaurer le paiement des extras directement à la secrétaire au moment du paiement de la chambre, ce qui n'a pas plu aux masseuse·rs qui perdaient leur pouvoir de négociation avec le client. Cette situation a mené à beaucoup de protestations et à plusieurs renvois. Cette formule ne semble pas être la norme dans les salons de massage.

Les masseuse·rs qui travaillaient dans des salons de massage sans extra ont affirmé que les clients s'attendent en général à ce que des extras soient donnés. Iels disent devoir constamment les refuser aux clients, poussant certain·es à préférer les salons avec extras. Si iels ne faisaient pas elleux-mêmes d'extras, iels soupçonnaient fortement d'autres d'en faire. Et si certain·es travailleuse·rs offraient des extras, iels le faisaient malgré le risque d'être dénoncé·es par les clients et d'être renvoyé·es. Aussi, dans ces salons, il est interdit de posséder des condoms, et les TDS qui offrent des services complets doivent les cacher.

Une autre partie du travail des masseuse·rs est le travail ménager. Il est généralement attendu qu'iels nettoient les chambres, la douche et parfois, qu'iels fassent le lavage après leur rencontre. Souvent, la tâche de faire le ménage des autres espaces n'appartient à personne, et certain·es vont donc prendre sur elleux de le faire. Nous élaborerons davantage sur les tâches d'entretien ménager dans la partie suivante.

#### Salubrité et hygiène

Les résultats de l'enquête au niveau de la propreté et de l'hygiène sont partagés en deux extrêmes: d'un côté,

les personnes sont très satisfaites et de l'autre, elles sont répugnées. Comme nous l'avons tout juste soulevé, les masseuse·rs prennent en charge une grande part du travail ménager dans les salons: après un rendez-vous, iels doivent désinfecter le matelas, changer les draps, vider la poubelle, mettre les serviettes à laver, ainsi que d'autres tâches de base. Un élément souvent mentionné est le manque d'équipements et d'outils de nettoyage, ce qui nuit à l'accomplissement de ces tâches.

En ce qui a trait aux activités d'entretien général des lieux, un constat est clair: celles-ci sont généralement bâclées. Parmi ces tâches, les participant·es ont nommé le nettoyage des douches, des miroirs, du sol et des espaces communs. Comme nous l'avons observé plus haut, les responsabilités et les rôles dans les salons de massage sont flous; cet ouvrage est rarement assigné à qui que ce soit. À l'exception d'un salon de massage qui embauche une femme de ménage aux deux semaines, le travail est généralement effectué par les masseuse·rs ou parfois par la secrétaire, une réalité qui met en lumière le caractère genré du ménage. Plus encore, ce travail est effectué gratuitement: à part la rémunération directe des clients, aucune rétribution ne leur est accordée pour cette besogne répétitive d'entretien des lieux. Pourtant, le salon de massage reçoit un paiement du client pour la location de la chambre.

Certain·es ont témoigné d'une insalubrité extrême dans leur salon causée par des infestations de rats et de punaises de lit, de la moisissure, des infiltrations d'eau, des fissures au plafond et sur le sol, etc. Face à cet environnement de travail nocif, les plaintes des masseuse·rs sont rarement entendues: soit le patron ignore simplement leurs

demandes, soit il fait le travail à moitié.

### Violences et insécurité au travail

Les violences vécues en salon de massage sont multiples et prennent parfois des formes insidieuses. Toutes les répondant·es ont vécu des violences, celles-ci étant de la part des clients, des secrétaires, des patron·nes, et plus rarement, de leurs collègues ou de la police.

Les clients dans les salons de massage sont les premiers à utiliser la violence. Les actes les plus souvent rapportés sont les agressions sexuelles et physiques: imposer des gestes non négociés préalablement, retirer ou tenter de retirer le condom, étouffer, restreindre et frapper. Plusieurs répondant·es ont également soulevé le caractère économique des abus, tel que le refus de payer, la négociation des tarifs et le vol. Plus encore, les violences psychologiques et verbales, telles que le dénigrement, les menaces de mort, les propos racistes, homophobes et mysogines, sont courantes.

De la part de la gestion, c'est-à-dire des secrétaires et des *boss*, les violences qui nous ont été rapportées sont surtout économiques, verbales et psychologiques. Un élément qui est revenu maintes fois sont les sanctions économiques imposées par le patron. À un des salons de massage, le patron imposait une amende de 20\$ si l'emballage d'un condom était oublié dans la salle. D'autres abus patronaux rapportés par les masseuse·rs sont des pratiques interdites par les normes du travail: obligation de travailler de plus longs *shifts*, défense de sortir à l'extérieur durant l'entièreté du quart de travail,

harcèlement, fermeture du salon sans préavis, renvoi arbitraire, surveillance par micro des espaces communs, agressions, etc. Plusieurs masseuse·rs ont décidé de partir de leur propre chef, tanné·es de se faire dénigrer sur leur physique. Les poils, les cheveux, le port des talons hauts, la lingerie, le maquillage: les masseuse·rs doivent se conformer aux standards de la féminité imposés par le patron et la secrétaire.

Plus rarement, le sentiment d'insécurité provient des comportements des collègues. Certain·es répondant·es ont nommé que la *whorearchy*<sup>3</sup> créé des rapports de pouvoir entre les masseuse·rs «décent·es» et ceux qui sont méprisé·es pour leurs pratiques. Ces actes sont parfois jugés comme sales et impurs, d'autres fois comme une façon d'avoir tous les clients.

Enfin, des éléments externes au salon de massage peuvent créer de l'insécurité pour les travailleuse·rs. Notamment, certaines ont mentionné la surveillance constante de la police, celle-ci prenant parfois en photo les plaques d'immatriculation des masseuse·rs. Certain·es masseuse·rs ont témoigné des descentes dans leur salon, la police se faisant passer pour des clients pour obtenir des services.

### STRATÉGIES DE RÉSISTANCE COLLECTIVES ET INDIVIDUELLES



<sup>3</sup> La *whorearchy*, qu'on pourrait traduire par la hiérarchie des putes, rapporte au système hiérarchique dans lequel les TDS sont classées. Cela se joue en fonction de la proximité avec les clients (par exemple les TDS qui offrent des services complets), avec la police, mais également en fonction de normes de classe, de race et de genre. Ainsi les TDS de rue se retrouvent au bas de l'échelle. Au CATS, nous souhaitons lutter contre ces systèmes de pensée qui minent la solidarité entre putes.

Les masseuse·rs résistent quotidiennement. Face à un *boss* autoritaire et à l'absence de droits, les TDS doivent trouver des moyens de reprendre le contrôle. Parmi les stratégies individuelles, celles relatées allaient de prétendre avoir ses menstruations pour finir plus tôt à faire du vandalisme. Parfois, résister c'est aussi quitter son milieu de travail pour travailler comme escorte indépendante ou trouver un salon plus sécuritaire. Ces stratégies sont l'expression d'un refus de travail qui doit être reconnu comme tel si on veut le transformer en stratégies de résistance collectives.

Durant les entrevues, les masseuse·rs ont témoigné de leurs stratégies pour s'entraider et s'organiser avec leurs collègues. Ils partagent les informations importantes sur les clients *pushy* et violents et sur comment travailler avec eux en maintenant ses limites. Les expériences de l'une servent également à l'autre lorsqu'il s'agit de confronter le patron ou la secrétaire sur leurs comportements abusifs. À ce propos, plusieurs ont rapporté se regrouper pour discuter de leurs conditions, formuler des propositions, choisir une personne pour les nommer au *boss* ou faire front ensemble. Par exemple, dans un salon de massage, les masseuse·rs se sont uni·es pour demander une extermination des punaises de lit sur le lieu de travail. Dans un autre milieu, les travailleuse·rs ont protesté contre l'instauration du paiement des extras à la réception. Dans ce cas-ci, ils organisaient des rencontres pour parler de la situation et décider qui discuterait avec l'employeur. Très souvent, cette stratégie s'est conclue par des renvois.

Enfin, certaines ont nommé s'organiser en dehors des salons de massage, entre collègues, pour se conseiller et s'aider

à acquérir de meilleures opportunités de travail, en partageant l'information sur les milieux plus sécuritaires ou encore les voies pour travailler de façon indépendante. Quelques masseuse·rs ont également mentionné s'organiser au CATS.

### Et maintenant, que faire?

#### Nos propositions

Cette analyse du travail des masseuse·rs permet de tirer des conclusions utiles à l'organisation politique des TDS en milieu de travail. Il s'agit ici de propositions qui devront être discutées en groupe et adaptées aux différents milieux afin d'être mises en action. Néanmoins, il nous semble important de les formuler afin de sortir de la simple collecte de données et de faire avancer la lutte pour l'amélioration de nos conditions de travail.

D'abord, l'organisation du travail pourrait être négociée avec l'employeur. Au plan des extras, les travailleuse·rs auraient avantage à discuter ensemble des tarifs qu'ils veulent fixer pour chaque service et à les imposer au *boss*. Le fait de permettre des extras dans un salon devrait aussi être une décision collective imposée par les masseuse·rs. Aussi, le travail ménager devrait soit être pris complètement en charge par l'employeur·e, étant donné que le client le paie pour la location de la chambre, soit être rémunéré. Le fait d'égaliser le prix des extras serait aussi une façon d'accroître la solidarité.

Ensuite, la violence reste un élément majeur à combattre dans les salons de massage. L'enjeu principal est que des clients vont être tolérés malgré des comportements violents puisqu'ils sont une source de revenu pour le salon.

Pire encore, le passé violent d'un client n'est souvent pas divulgué aux nouvelles travailleuse·rs.

Nous pensons que le droit de refuser un client devrait aller de soi et qu'il devrait être accompagné de la connaissance de l'historique du client. Le choix de bannir un client du salon devrait être remis aux travailleuse·rs. Les épisodes violents pourraient être répertoriés et partagés entre salons sous forme de *blacklist*.

Il est clair néanmoins qu'étant donné les renvois abusifs dans les salons

de massage, obtenir ces gains ne sera pas évident. Pour ce faire, l'unité entre les masseuse·rs est essentielle. Dans les cas que nous avons étudiés, c'est le renvoi des travailleuse·rs les plus militant·es qui a mis fin aux mobilisations. Il faut que l'organisation contre les renvois soit au rendez-vous. Nous pensons que la création d'un syndicat autonome est essentielle à l'organisation des TDS, non pas pour les protections légales qu'il apporte puisque notre activité est illégale. C'est plutôt pour l'organisation puissante qu'il permet qu'il est nécessaire. À travers un syndicat, nous

pouvons mener des actions collectives et renverser le rapport de force face à l'employeur. On peut envisager des moyens de pression tels que la grève, le piquetage, les démissions collectives, etc. Ces pratiques permettent de faire dévier le cours normal des choses et de mettre en péril les revenus de l'employeur, le forçant ainsi à faire des concessions. On peut donc négocier de nouvelles conditions de travail et lutter contre la répression, comme les renvois injustifiés.

Depuis le début, nous disons que faire la pute, c'est travailler! Le mouvement

des travailleuse·rs a lutté de mille et une façons contre leurs patron·nes. Les TDS sont créative·fs et développeront certainement des tactiques pour faire vivre ces stratégies dans leur milieu de travail.



## Dossier enquête

### Strip clubs

## Les conditions de travail dans les strip clubs montréalais

par Cherry Blue

Je danse depuis maintenant trois ans, principalement à Montréal, et j'ai pu constater que les représentations collectives ne collaient pas souvent aux réalités de ce travail ou qu'elles ne s'intéressaient pas aux enjeux les plus importants. Alors que beaucoup sont obnubilés par la dynamique clients/danseuses, les abus de pouvoir les plus manifestes se situent généralement ailleurs. Suite à l'enquête militante du CATS par rapport aux conditions de travail des TDS dans les salons de massage, je me suis dit qu'il pourrait être pertinent de faire de même pour les strip clubs. J'ai ainsi eu le plaisir d'interviewer quelques danseuses montréalaises - Delilah, Dua et Cleo - qui ont évoqué des réalités de l'industrie et élaboré des pistes de réflexion pertinentes quant à leurs expériences. Cet article propose un *melting pot* de leurs commentaires, parfois divergents, mais souvent similaires dans leurs propos.

### Sécurité, management & saturation du milieu

La plupart des danseuses interviewées avaient en commun d'avoir commencé à danser par besoin économique, car les milieux artistiques ou celui de la restauration n'étaient pas assez payants et trop exigeants. L'une d'elle a précisé qu'elle avait toujours voulu danser, qu'il s'agissait d'un rêve qui remonte à



l'enfance. Elles sont toutes d'accord pour dire qu'il s'agit du travail le plus satisfaisant dans l'éventail des possibles en termes de temps et d'énergie dépensés pour le revenu obtenu. Néanmoins, comme pour toutes les TDS, l'absence de régulation les impacte; aucune protection n'est offerte en cas de maladie ou de blessure. Delilah précise qu'il s'agit d'un travail super épuisant, notamment à cause des talons et du *pole*:

*Il y a tellement de façons de se blesser et de se mettre en danger. Je dois faire attention à mon énergie et ne pas booker trop de soirées. En général, les clubs nous permettent d'être malade et de sauter un shift, mais certains sont vraiment stricts et demandent de prouver qu'on est malade, sinon ils nous barrent. Quelques managers nous mettent de la pression pour travailler beaucoup de*

*shifts par semaine, et d'autres sont indifférents. En général, les clubs stricts sont ceux qui sont les plus «classes» et chers.*

Plusieurs ont aussi mentionné que des danseuses sont parfois renvoyées pour des raisons ridicules et le *management* leur manque souvent de respect. Dua raconte qu'une de ses collègues s'est fait renvoyer parce qu'elle a répliqué à un client qui lui a fait une remarque raciste. Elles ont aussi toutes parlé des conditions hygiéniques relativement basses dans les clubs. Mais surtout, les interviewées remarquent que les *managers* et la sécurité ne sont généralement pas là pour les protéger en cas de besoin. Cleo décrit son expérience: «Dans certains clubs, même si je crie dans les cabines, ils ne m'entendent pas ou ne s'en soucient pas. Ils expulsent les clients qui n'achètent pas de boisson, mais pour les danses, on est en quelque sorte notre propre patron». Sauf exception, la direction fait très peu si le client ne respecte pas les limites des danseuses ou ne veut pas les payer. Il y a des réguliers irrespectueux avec elles qui dépensent beaucoup au bar, et c'est tout ce qui compte pour le club, leur propre argent.

Quand je leur ai demandé si leur expérience variait beaucoup d'un club à l'autre, on m'a répondu que les clients sont presque toujours similaires, *good or bad*, mais les différences se situent au niveau de la direction. Les *managers* abusent de leur pouvoir, déshumanisent et dévalorisent

leurs employées. Certaines ont été licenciées pour avoir enfreint une règle ou pour des raisons obscures, et ce, sans aucun avertissement. Les changements de règles semblent aussi être des abus de pouvoir de la part de la direction; ils n'ont généralement aucun sens. Par exemple, l'un des clubs a enlevé les rideaux des cabines depuis la Covid-19 et ne les a jamais remis; ça affecte le club et l'argent des danseuses sans raison apparente. Un autre club demande maintenant de se *booker* plus de deux mois à l'avance, alors que tous les autres clubs demandent seulement de donner son horaire une semaine avant. La direction semble donc abusive partout selon les témoignages, mais avec des différences de degré à chaque endroit. Cleo précise qu'elle est contente d'avoir commencé à danser à 25 ans, car elle sait comment affirmer ses limites, et ne pas perdre son temps. Elle voit les

Fashion Freak Designs



*managers* abuser des filles de 18 ans, *flirter* davantage avec elles, en leur mettant plus de pression. Elle m'a aussi parlé des DJs et du problème de l'interruption des danses privées pour monter sur scène à des moments aléatoires: «Dans un seul club à Montréal, le DJ fait son travail, en attendant que les filles soient disponibles pour leur *stage*, mais dans tous les autres, on peut toujours perdre de l'argent pendant qu'on est dans les cabines parce qu'il nous appelle, et ça tue



l'ambiance pour les clients, donc la danse s'arrête là».

Toutes les danseuses interviewées ont remarqué davantage de solidarité entre les danseuses, en précisant que ce phénomène est mal représenté dans la culture populaire. L'une d'elle a dit que son club pourrait être susceptible de se syndiquer. Une autre a remarqué que «plus le club est petit, plus une solidarité se tisse, mais les plus gros clubs peuvent être brutaux et compétitifs. La rivalité s'explique par le fait que c'est un travail hautement compétitif. Mais en général, j'ai observé plus d'entraide que de concurrence». Je leur ai aussi demandé si cette bienveillance semblait s'étendre aux autres milieux de travail du sexe, et ça semblait variable. Certaines de leurs collègues sont fières de dire qu'elles ne font pas «plus» que danser, desservant le fameux «je ne suis pas ce genre de fille». Delilah remarque cependant que le milieu semble changer avec le temps: «les jeunes filles avec qui je travaille font plus de *full service* que les plus âgées, la culture devient plus ouverte dans ce sens. C'est peut-être l'attitude qui change à ce sujet, mais c'est aussi peut-être un problème de récession; c'est de plus en plus difficile de gagner de l'argent en tant que danseuse». Il y a aussi beaucoup de danseuses qui pratiquent d'autres formes de travail du sexe, mais qui le cachent au *strip club*. De la part des clients, elles sont bien sûr exposées à

de multiples jugements, entre ceux qui les critiquent moralement et d'autres qui demandent systématiquement pour du *full service* alors qu'ils sont dans un *strip club*, où c'est généralement interdit.

Malgré les conditions de travail parfois difficiles, toutes les interviewées semblent dire que l'intérêt de travailler dans les clubs augmente: de plus en plus de filles veulent danser. Aussi, les clubs *bookent* toujours davantage de filles chaque soir. On a parlé de l'hyper saturation qui serait survenue suite à une popularisation du statut de danseuse par les médias sociaux, notamment par la multiplication des *pole dancers* - qu'ils soient *strippers* ou non. Il y aurait également de moins en moins de stigma chez les jeunes. Ainsi, le milieu est plus contingenté; de moins en moins de filles peuvent être «sélectionnées» pour danser, ce qui renforce conséquemment les injustices dans l'accès aux clubs. Delilah remarque qu'il y a «beaucoup de grossophobie, d'âgisme, de racisme et de transphobie dans l'industrie, en particulier dans les *strip clubs*. J'aimerais qu'il y ait au moins un club *trans-friendly*».



### Gestion du stigma & perspectives d'avenir

Les interviewées ne sont généralement pas *out* auprès de leur famille ou de leurs collègues dans leurs autres milieux de travail. Elles parlent de *stripping* aux personnes ouvertes au travail du sexe. En dehors de cette bulle, les gens sont choqués ou fascinés. Cleo explique: «Parfois, je suis d'humeur à expliquer mon travail, parfois non. C'est difficile avec les gars que j'essaie de fréquenter, ils me disent "ouh, tu es donc une *naughty girl*"». Certaines ont aussi parlé de la diminution de leurs envies sexuelles, attribuant moins d'intérêt à l'érotisme. Une danseuse précise qu'il s'agit aussi d'une question d'hygiène, car elle développe des mycoses si elle fait trop de *lap dance*, donc ça la désintéresse du sexe. Un autre point mentionné est la difficulté psychologique à maintenir une relation avec un homme lorsqu'on est TDS: «C'est facile d'être dans une relation toxique, car ils deviennent jaloux ou ils ne nous respectent pas pleinement, même s'ils disent parfois le contraire».

Quant à leur situation financière, certaines économisent ou font des études en vue de l'après travail du sexe, et d'autres voient au jour le jour. Elles ont toutes en commun d'avoir des projets personnels en dehors du *stripping*. L'une d'elles explique: «Beaucoup de filles dépensent tout leur argent. J'essaie d'économiser, mais je me blesse constamment ou j'ai besoin de soins, donc ce n'est pas facile». Une autre dit préférer mettre de l'énergie dans la résistance collective plutôt que de travailler le plus possible pour s'assurer un avenir financier stable.

### Vers l'organisation politique du strip club

Finalement, je leur ai demandé quelle était leur position quant à la décriminalisation du travail du sexe. Elles étaient toutes favorables à la décriminalisation afin d'accéder à des droits du travail plus stables. Cependant, l'une d'elles a mis sur la table un questionnaire supplémentaire:

*En principe, je crois à la décriminalisation, mais en pratique, je ne suis pas sûre. En fin de compte, ce serait une bonne chose pour la sécurité de toutes, mais ça enlèverait certains aspects que j'aime dans ce travail. Le travail du sexe est un travail, mais ce n'est pas un emploi, ça se passe en dehors des normes professionnelles, et j'ai des problèmes d'engagement, je ne veux pas de patron, je peux choisir quand je veux travailler, et cette réalité clandestine me convient. Je suis heureuse de ne pas payer d'impôts et de ne pas financer le budget militaire insensé du gouvernement. Je crains aussi que la direction prenne une plus grosse part de notre revenu. Je pense que le fait que les strip clubs ne soient pas réglementés joue en notre faveur par rapport à ce qu'on gagne. Ceci dit, peut-être que la possibilité de créer un syndicat fort nous aiderait. Je comprends aussi que j'ai le privilège d'avoir d'autres options, donc la décriminalisation créerait probablement un espace plus sûr pour les plus marginalisées.*



Une autre danseuse est aussi d'avis qu'on finirait peut-être par gagner un peu moins, mais qu'on pourrait aussi accéder au chômage et aux congés de maladie, ce qui vaudrait la peine au final. En comparant notre réalité montréalaise avec les *strip clubs* en dehors du Québec, elle affirme que nous avons actuellement beaucoup de chance: «C'est le seul endroit au monde que je connaisse où ils ne prennent pas un pourcentage de notre argent, seulement un service bar, entre 20 et 60\$. On est vraiment privilégiées à ce niveau». Ceci dit, elle précise que nous avons besoin de droits et de sécurité, et que la décriminalisation est la seule voie. La route peut être longue, comporter des hauts et des bas, mais un avenir meilleur pour les danseuses, conciliant un salaire avantageux et de meilleures conditions de travail, semble possible pourvu que nous nous organisions. Deux

*strip clubs* aux États-Unis ont déjà réussi à se syndiquer. Les *strippers* du Star Garden à LA, suite à un an et demi de grève, ont articulé des demandes couvrant les *cuts* du bar, la liberté d'horaire, l'abolition des services bar, l'encadrement par rapport aux renvois et une meilleure protection face aux clients. «Nous nous sommes battues pour ça, nous avons travaillé pour ça, nous avons pleuré pour ça! Nous avons fait l'histoire»<sup>1</sup>, affirme l'une de ces danseuses. Il n'est donc pas déraisonnable d'y croire.



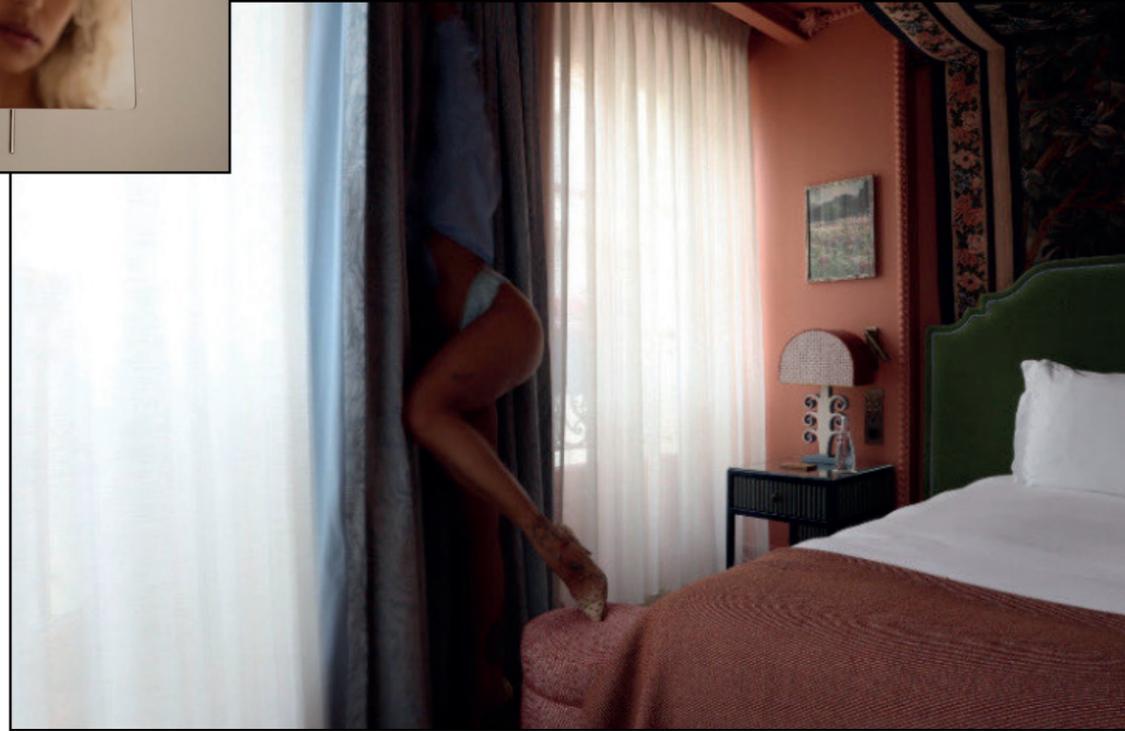
<sup>1</sup> Traduction libre de «*We fought for it, we worked for it, we bled for it, we cried for it. We made history*». Emma Alabaster et Natalie Chudnovsky. (2024). *What happened after the nation's only unionized strip club reopened in North Hollywood – 6 months later*, récupéré de <https://tinyurl.com/57hsumpk>

Photos

Manteau et sac par Fashion Freak Designs,  
Collection *Love me for who I'm not*,  
Modèle: Luna Sebban, Photographe: Carol Ribeiro



Cherry Blue & Céleste Ivy



AUTOPORTRAITS

Imara

PORTRAIT D'UNE COLLÈGUE

Zero



# Honey mon miel

par Gina Flash

je n'écris pas tout  
ce à quoi je pense  
puis après  
je meurs



et je ne sais pas comment expliquer les stries que laisse le métal sur ma peau fatiguée alors je me contente de grinder sur ces hommes like a fucking demon j'écris à cet amant "hier j'ai grind sur les clients like a fucking demon je ne sais pas si finalement j'aurai la force de te faire l'amour" je pense à cette ficelle qui me retiens à la chaise ou entoure mes chevilles je pense à mes chevilles qui s'enroulent aux pattes de la chaise je pense à ce que mes amixes devront se partager si je tombe moi aussi de ce balcon mois de novembre 2024 je fais la liste: quelques string plein de jus de cul de danseuse (hommage à Vickie Gendreau) - la collection complète du manga Nana recouvert de mes larmes - mes bijoux - deux chats TPL comme moi - une couple de livres très sérieux - le glitter glissé entre leur pages - mes caméras - la porn encore dessus je trouve mes amixes chanceuxes



stomping on that stage like i slide on the back of that very ugly man covered in oil: je me présente comme un non-lieux entre l'ennui et l'écroulement and when I do they make it rain la pluie s'étend sur mon visage et fait couler le maquillage que j'applique lentement au début du shift qu'est ma vie



a sex worker for all dogs - always someone to pleasure - why can't I come to the party ?

honey mon miel  
ne t'inquiète pas  
si tu me tippe bien  
toi aussi tu seras  
dans mon prochain poème



Cherry Blue & Gina Flash

# Compte rendu de *Revolting Prostitutes: The Fight for Sex Workers' Rights* Un manifeste pour les putes mécontentes

par Cherry Blue

Véritable pierre angulaire de notre politisation pour plusieurs d'entre nous, *Revolting Prostitutes*<sup>1</sup> de Juno Mac et Molly Smith est un des rares ouvrages pertinents et nuancés sur le travail du sexe. J'exposerai ici un survol général des trois premiers chapitres, en mettant de l'avant certains points déterminants. Loin de nier les violences dans l'industrie du sexe, les auteur·ices reconnaissent celles-ci et défendent la décriminalisation complète du travail du sexe comme le premier pas vers l'amélioration des conditions de vie des TDS.

## Symbolisme vs réalité

Dans un premier temps, iels opèrent une distinction entre les dimensions symbolique et professionnelle du travail du sexe. Selon iels, la plupart des abolitionnistes - les militant·es anti-prostitution - vont bâtir un argumentaire à partir de leurs perceptions métaphoriques de la sexualité et de sa monétisation, en omettant l'importance des conditions de travail dans cette pratique. Ces représentations moralisantes sont infiniment variées, mais les mythes fondant l'imaginaire de la «prostituée» s'avèrent souvent dangereux et déconnectés de la réalité. La prostituée est d'ordinaire représentée comme salie et putride, puis elle perdrait progressivement sa valeur intrinsèque (p.11). Ce symbolisme



1 Juno Mac et Molly Smith. (2018). *Revolting Prostitutes: The Fight for Sex Workers' Right*, Verso.

## Les dangers du féminisme carcéral

À la fois les féministes pro-décriminalisation et anti-prostitution articulent souvent leurs positions à partir d'un historique de violence. Les féministes anti-prostitution clament que la meilleure justice rendue contre la violence des hommes se trouve dans un féminisme carcéral. Selon ce courant de pensée, un agenda de lois punitives devrait être mis de l'avant, car «les femmes qui ont quitté l'industrie sont considérées comme le symbole ultime de la blessure féminine, avec la criminalisation des clients comme justice féministe<sup>2</sup>» (p.13). Or, c'est ignorer la violence concrète et historique du corps policier envers les femmes et les personnes racisées. Cela est particulièrement vrai dans le cas des TDS migrant·es, criminalisé·es et à risque de déportation s'iels doivent dénoncer un abus sexuel. «Pour les TDS et les autres groupes marginalisés et criminalisés, la police n'est pas un *symbole* de protection, mais une *réelle* manifestation de punition et de contrôle<sup>3</sup>» (p.16): les lois ne sont pas seulement symboliques, elles ont un effet concret sur le pouvoir policier - ses violences et son profilage.

Certain·es pourraient avancer que le modèle nordique, criminalisant l'achat des services sexuels, ne vise que les clients et pas les TDS. Ainsi, ce modèle ne serait pas néfaste pour ces dernier·es. Mais n'importe quelle politique qui vise à réduire les transactions dans



2 Traduction libre de «*exited women come to be regarded as the ultimate symbol of female woundness, with the criminalisation of clients as feminist justice*».

3 «*For sex workers and other marginalised and criminalised groups, the police are not a symbol of protection but a real manifestation of punishment and control*».

l'industrie du sexe va faire absorber le déficit à ceux qui les offrent - et cela est vrai autant au niveau de leurs conditions de travail que de leurs revenus (p.54).

## Démentir les idées reçues: travailler, c'est faire la pute

Parmi les arguments des abolitionnistes, nous pouvons compter la négation de l'aspect professionnel de cette pratique: «Ne dites pas travail du sexe, c'est beaucoup trop horrible pour être un travail<sup>4</sup>» (p.42). Le travail et l'«horreur» sont positionnés comme étant antithétiques; si le travail du sexe est pénible, ça ne peut pas être un travail. Cet argumentaire oublie que le travail salarié est généralement une forme d'exploitation; les patrons profitent du travail de leurs employé·es en les payant moins cher que le revenu généré par ceux-ci. Ainsi, il n'est pas raisonnable de penser que n'importe quel travail, incluant le travail du sexe, est moralement bon (p.45-46).

À la fois les mauvais clients et les abolitionnistes semblent penser qu'il n'y a aucune limite posée par les TDS dans l'acte sexuel, comme si ces dernier·es se mettaient à la disposition de toutes les volontés du client, celui-ci pouvant faire ce qu'il veut de leurs corps. Il serait terrible de dire la même chose d'un·e massothérapeute, mais on se permet pourtant de véhiculer cette fausse image des TDS. Les auteur·ices citent une escorte nommée Nikita: «Me croire quand je dis que j'ai été violée, c'est aussi me croire quand je dis



4 «*Don't say sex work, it's far too awful to be work*».

que je ne l'ai pas été<sup>5</sup>» (p.45). Iels expliquent que dans notre culture, il va de soi que la pénétration est un acte de domination. Ainsi, si l'acte de pénétrer est perçu comme dégradant a priori, le travail du sexe sera forcément misogyne et mauvais. Nous gagnerions à modifier nos représentations collectives à propos de la pénétration, qui n'est pas intrinsèquement un acte «dénigrant» pour la personne qui la reçoit.



5 «Part of believing me when I say I have been raped is believing me when I say I haven't been».



It was a good day, Céleste Desrosiers, photo par Tanata

### Une nécessité économique

Il peut aussi être dangereux de ne pas reconnaître les leviers économiques et matériels qui motivent les TDS. L'idée selon laquelle les TDS ne sont pas en mesure de prendre de bonnes décisions pour elleux-mêmes, car iels seraient trop «bizarres et brisées» (p.48), non seulement nie leur agentivité, mais instaure des réformes punitives plutôt qu'une utopie féministe. Smith et Mac prennent l'exemple d'un tribunal en Suède qui a retiré la garde de son enfant à une mère TDS pour la donner au père violent, qui a fini par tuer la femme en question (p.47).

Il n'est pas faux d'affirmer que les TDS sont plus susceptibles d'avoir vécu des traumas sexuels/abus de leur famille, mais celleux-ci ne choisissent pas le travail du sexe à cause d'un «dommage permanent» qui incite à l'autodestruction, mais plutôt à cause d'une précarité économique plus répandue chez les victimes d'abus. Les autres emplois qui sont proposés aux femmes, surtout sans diplôme, sont généralement sous-rémunérés. Les femmes sont plus susceptibles que les hommes d'être sans emploi ou sous-payées. Face à ces obstacles, la seule option envisageable est parfois le travail du sexe: «Les militants anti-prostitution devraient prendre au sérieux le fait que le travail du sexe est un moyen pour les gens d'obtenir les ressources

dont iels ont besoin<sup>6</sup>» (p.52). Cette réalité est particulièrement observable pour les femmes racisées et les personnes LGBTQIA+, d'où leur surreprésentation dans l'industrie.

### Le problème des frontières

La défense des droits des TDS ne peut pas être mobilisée sans mentionner la situation des migrant·es. En 2021 aux États-Unis, le budget anti-traffic sexuel s'élevait à plus de 1,2 milliard - principalement pour des «campagnes d'information» et non pour aider des survivant·es, alors qu'en 2013, le budget mondial pour les droits des TDS était de 10 millions dans le monde au complet (p.59). Les TDS étant jugé·es à la fois comme des coupables et des victimes, le gouvernement américain empêche toute personne ayant vendu des services sexuels dans les dix dernières années d'entrer sur leur territoire, au même titre que les espions, les nazis et les terroristes (p.81). Passer la frontière américaine est toujours anxiogène pour un·e TDS; les agents peuvent demander, sans avoir besoin d'aucune preuve ou mandat, de fouiller dans leur téléphone à la recherche du moindre indice.

Dans l'univers du trafic sexuel, il est important de ne pas confondre *kidnapping* et migration volontaire; la situation dans laquelle une jeune fille blanche est kidnappée et abusée dans un autre pays est finalement très rare. La plupart du trafic sexuel concerne des gens qui veulent immigrer et qui paient des réseaux de passeurs pour y parvenir, étant souvent confrontés à de l'exploitation sexuelle - puisqu'être



6 «Anti-prostitution campaigners should take seriously the fact that sex work is a way people get the resources they need».

sans-papier signifie n'avoir que peu à pas de droits. Il ne faut pas blâmer ces migrant·es, mais plutôt modifier le système qui les empêche de migrer légalement et d'accéder aux mêmes droits que les citoyen·nes.

À cause des récits véhiculés par les médias et la culture populaire, certain·es défendent qu'il y aurait aujourd'hui un réseau d'esclavage de jeunes filles blanches encore plus grave que l'esclavage des afro-américains. Or, cette fausseté est très dangereuse et nous détourne du fait que «le descendant moderne direct de l'esclavage n'est pas la prostitution mais le système carcéral<sup>7</sup>» (p.76). En effet, il y a davantage d'afro-américains incarcérés aux États-Unis qu'il y avait d'esclaves en 1850. D'ailleurs, l'appropriation du terme «abolitionniste» par les prétendues féministes anti-prostitution, référant aux luttes pour l'abolition de l'esclavage, est une démonstration de légitimité morale, donnant l'impression que ces luttes sont corollaires. Les groupes anti-prostitution sont pourtant généralement constitués de personnes blanches conservatrices, et ceux qui seront impactés par la criminalisation sont souvent les communautés afro-américaines (p.78).

La source du problème est finalement que les frontières «rendent les gens vulnérables, et les personnes abusives se nourrissent de cette vulnérabilité<sup>8</sup>» (p.64). C'est-à-dire que la criminalisation des migrant·es sans-papier a directement créé le marché du trafic sexuel. L'État-nation trouve un coupable (ici le



7 «the direct modern descendant of chattel slavery in the US is not prostitution but the prison system».

8 «make people vulnerable, and that vulnerability is what abusive people prey upon».

trafiquant), pour distraire le peuple du vrai problème: les frontières et le système carcéral. Il est donc important de garder en tête que la distinction entre trafic sexuel et travail du sexe ne devrait pas mener à penser que les arrestations des victimes de traite sont plus légitimes; il faut critiquer les frontières et le rôle qu'elles jouent sur la précarité des personnes migrantes. D'où le désaccord essentiel entre les féministes carcérales et les féministes pro-droits: «Nous ne sommes pas seulement en désaccord avec la solution, mais aussi avec le problème: pour les féministes carcérales, le problème est le sexe commercial, ce qui produit du trafic; pour nous, le problème, ce sont les frontières<sup>9</sup>» (p.83).

La distinction souvent opérée entre le travail du sexe et le trafic sexuel peut facilement suggérer qu'on est uniquement solidaires avec la cause des TDS citoyen·nes. Il est facile d'éviter la question du trafic sexuel, car cet oubli élude les zones d'ombre qui pourraient nous rendre moins légitimes aux yeux de la collectivité. Nous avons pourtant besoin d'intégrer les TDS migrant·es



9 «We disagree not only on the solution, but on the problem: for carceral feminists, the problem is commercial sex, which produces trafficking; for us, the problem is borders».

à nos luttes si nous voulons améliorer les droits de toutes: «Il n'y a pas de solidarité avec les migrant·es sans solidarité avec les putes et il n'y a pas de solidarité avec les putes sans solidarité avec les migrant·es<sup>10</sup>» (p.86).

Les auteur·ices sont d'avis que la politisation d'une TDS prend environ deux minutes. Iels vivent ou côtoient de près des situations d'injustice et d'oppression, ce qui les motivent à s'impliquer dans les revendications politiques. Malheureusement, seule une poignée d'activistes peut se permettre d'être exposé·e et donc de récolter plus de crédits pour ses actions. Nous devrions être toujours alertes aux cris de toutes les TDS, quels que soient leurs *backgrounds* ou leurs modes de communication. Putes mécontent·es, putes précarisé·es, putes migrant·es; vous n'êtes pas seul·es.



10 «There is no migrant solidarity without prostitute solidarity and there is no prostitute solidarity without migrant solidarity».

## La madonne et la putain: travailleuses en luttes contre le déni de travail

Entrevue avec Leopoldina Fortunati  
par Adore Goldman et Melina May

Peinture à l'huile - Zero



Leopoldina Fortunati est militante *opéraïste*<sup>1</sup>, féministe marxiste et sociologue. Dans les années 1970, elle a milité activement dans les groupes *Potere Operaio*, puis *Lotta Femminista* en Italie. Active au sein de la Campagne internationale pour un salaire au travail ménager, elle écrit le livre *L'Arcane de la reproduction: Femmes au foyer, prostituées, ouvriers et capital*<sup>2</sup>. Dans ce texte, Fortunati

manipule les concepts marxistes afin de montrer comment s'articule la reproduction de la force de travail au sein de la famille, mais également en dehors, à travers le travail du sexe.

Nous avons voulu interroger Fortunati sur son analyse du travail du sexe dans *L'Arcane* et sur sa pertinence dans les luttes actuelles. Voici ce qu'elle avait à nous dire.

A+M: Dans *L'Arcane de la reproduction*, vous montrez comment le travail domestique des ménagères au sein de la famille capitaliste crée de la survalueur en reproduisant la force de travail. En effet, faire le ménage, le lavage, prendre soin des enfants, faire à manger, tout ce travail gratuit prodigué à l'ouvrier et aux futurs ouvriers est saisi par le Capital. Ainsi, le capitaliste économise sur la reproduction de sa force de travail. Les femmes se retrouvent donc à la fois soumises au capitaliste et dépendantes du salaire des hommes pour survivre. Bien sûr, ce schéma s'est complexifié avec l'entrée des femmes sur le marché du travail et la création des services sociaux, mais la majorité du travail de reproduction sociale est toujours effectuée par les femmes, et le travail au sein de la famille est toujours nécessaire à la reproduction de la force de travail.



1 Pour tous les mots soulignés, veuillez vous référer au glossaire à la fin du texte pour mieux comprendre les concepts marxistes.

2 Leopoldina Fortunati. (1981). *L'Arcane de la reproduction. Femmes au foyer, prostituées, ouvriers et capital*. Éditions Entremonde.

*Dans votre analyse, quel est le rôle de la prostitution dans le processus de reproduction et comment s'articule-t-il avec le travail sexuel gratuit au sein de la famille capitaliste? Existents-ils des liens historiques entre la lutte des TDS et la lutte pour un salaire au travail ménager?*

Leopoldina: Pour commencer, j'ai toujours dit que la prostitution a une fonction sur le plan productif, sur le plan social et sur le plan politique. Sur le plan productif parce que c'est le même procès qu'il y a dans les maisons. La seule chose qui change, c'est la rétribution, mais une rétribution pour laquelle les femmes paient le coût élevé du mépris social.

Toute l'histoire de la monétisation précède le capitalisme de plusieurs siècles, au temps de l'Empire Romain et même de la Grèce Antique. La prostitution naît avec la monétisation. Un ami à moi à Washington est en train d'en faire l'histoire. Dans ses recherches, il est évident que ce procès, pour la première fois, sert aux femmes à se constituer une dote. Parce que la monétisation a mis en crise le marché du mariage, ce sont [d'abord] les jeunes filles qui allaient se marier qui se sont prostituées pour une période de temps dans les temples pour acquérir de l'argent.

Si on retourne au capitalisme, il y a toujours eu un grand orgueil de la part de la classe ouvrière quant à l'argent gagné dans les usines. C'était de l'argent gagné avec la fatigue, avec le sang. Ça a été un péché pour les femmes de faire du travail sexuel, d'être fières de l'argent qu'elles gagnaient. Alors, on comprend bien que même si le procès productif matériel de l'organisation du

travail domestique et le procès de la prostitution est exactement le même, il y a ce petit détail qui joue comme une clé pour monter les femmes les unes contre les autres. C'est une monétisation qui a toujours été jouée contre le manque de monétisation du travail domestique. Bien sûr, sur les plans politique et social, les deux sphères, tout en étant identiques, viennent jouer l'une contre l'autre.

Pour moi, c'était vraiment clair quand on a commencé les luttes féministes que la première lutte à faire, c'était d'être toutes ensemble parce que l'unité entre les femmes est fondamentale. Si nous acceptons d'être divisées, si nous acceptons d'avoir ces deux sphères en opposition, nous n'arrivons jamais à rien. Je dois dire qu'au début des années 1970, la nécessité de récupérer une unité dans la lutte des femmes, de ne pas accepter d'être partagées les unes contre les autres

a été vraiment claire, et il y a eu une lutte formidable dans ces années-là. Par exemple, les prostituées en France ont occupé une église pour protester contre les conditions de vie dans lesquelles elles étaient obligées de vivre<sup>3</sup>. Dans ma région, [à Padoue, en Italie], il y avait un réseau de comités de prostituées qui luttaient pour l'indépendance, pour l'autonomie dans la gestion de leur corps et de leur argent, c'est-à-dire pour détruire la figure du proxénète. Donc, on a toujours lutté ensemble. On était dans les mêmes mobilisations, c'est-à-dire qu'elles venaient même dans nos mobilisations, celles du comité [pour le salaire au travail ménager], etc.

Ça a été différent pour les mouvements féministes en général. Les mouvements féministes ont toujours eu beaucoup de problèmes, de la même manière qu'ils ont maintenant des problèmes avec les trans - particulièrement les femmes trans. C'est terrible. Il y a toujours eu des problèmes dans la vision politique des mouvements féministes en général parce qu'elles pensaient que leur lutte était différente, et ça n'a mené à rien naturellement. Simplement à l'affaiblissement des luttes des unes et des autres.

Dans nos réseaux, on avait pleinement conscience de la nécessité de cette unité des luttes et de comprendre comment organiser un programme politique qui nous unissait. Par exemple, la lutte pour les droits à l'avortement, c'était une chose que nous avions toutes en commun, comme la lutte pour le droit aux contraceptifs, la lutte pour le droit de décider de notre sexualité et la lutte pour le salaire au travail domestique.

La lutte pour le salaire au travail domestique était importante, même pour les TDS, parce qu'il est important pour les femmes d'avoir de l'argent à la maison. Autrement, elles se font compétition toujours à la baisse parce que s'il n'y a rien [pour le travail sexuel fait à la maison], naturellement, même quand tu décides de faire du travail du sexe, les prix sont bas. Tandis que s'il y a de l'argent, tu as plus de possibilités de négocier.

*A+M: Parmi vos constats, vous expliquez «l'apparente antithèse entre le travail de production et le travail de reproduction<sup>4</sup>». Dans ce système, le Capital fait apparaître le travail de reproduction (sexuelle et sociale) comme une force naturelle: la reproduction de la force de travail masculine est posée comme une prestation personnelle plutôt que comme un emploi. Vous écrivez: «[...] les luttes des femmes ont eu davantage de difficultés à dévoiler les mécanismes de l'exploitation, précisément à cause de cette complexité spécifique du rapport des femmes avec le capital<sup>5</sup>.» Contrairement au travail rémunéré où l'ouvrier reçoit directement le salaire de son travail du Capital, la ménagère, elle, échange son travail de reproduction au Capital par l'intermédiaire de l'ouvrier. Cela crée*

◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇

<sup>3</sup> Elle fait ici référence à l'occupation de l'église Saint-Nizier par les TDS de Lyon en 1975. Pour en apprendre plus: Lilian Mathieu. (1999). «Une mobilisation improbable: l'occupation de l'Église Saint-Nizier», Revue française de sociologie, vol. 40, no.3, p.475-483. dans *Luttes XXX, Inspirations du mouvement des travailleuses du sexe*, 2011, Les Éditions du remue-ménage.

<sup>4</sup> Leopoldina Fortunati. (2022). *Production et reproduction: l'apparente antithèse du mode de production capitaliste*, Revue Ouvrage, récupéré de <https://www.revue-ouvrage.org/production-et-reproduction/>

<sup>5</sup> *Ibid.*

Peinture à l'huile - Zero



*l'isolement des ménagères, et donc, une difficulté supplémentaire à s'organiser avec celles qui effectuent le même travail.*

*De manière similaire, dans l'industrie du sexe, plusieurs d'entre nous travaillons seules, isolées de nos collègues, et lorsque nous avons un semblant de milieu de travail, la criminalisation et la surveillance de celui-ci rendent notre organisation particulièrement difficile.*

*De plus, de nos jours, les technologies prennent une place prépondérante à la fois à l'intérieur de nos ménages, des services sociaux et de nos sexualités. Comme vous l'écrivez:*

Le pouvoir des hommes en tant que groupe social a été réassemblé grâce à ces technologies qui fonctionnent comme des outils de travail reproductif permettant la pénétration directe du capital dans les sphères immatérielles de la reproduction des individus<sup>6</sup>.

*Pour les TDS, les technologies sont désormais incontournables: une grande partie du travail s'est déplacé en ligne, à travers l'utilisation des réseaux sociaux, des plateformes d'annonces ou de vente de contenus érotiques comme OnlyFans.*

*Dans vos recherches, vous vous intéressez entre autres aux impacts des technologies sur les sexualités. Comment ces dernières médient-elles le rapport entre les genres, entre autres avec l'utilisation d'Internet et d'autres technologies de l'information? Quels rapprochements pouvez-vous faire entre la complexité d'organisation de la lutte des ménagères et celle des TDS? Comment peut-on la dépasser?*

**Leopoldina:** Travailler isolée, c'est de plus en plus le modèle. C'est soit le bordel, qui est la fabrique, ou la profession, qui est comme la condition des femmes ménagères, c'est-à-dire chacune de nous travaille chez soi ou dans la rue. Mais seule!

C'est clair que les technologies digitales ont un grand impact pour les femmes: elles servent à les faire régresser sur le plan de la communication. Nous avons reculé après l'ordinateur, après Internet. Les hommes sont toujours plus savants que nous parce que les ordinateurs appartiennent à leur tradition.

Un deuxième élément est l'isolement social terrible que toutes ces technologies provoquent, surtout dans la maison où il s'est aggravé. Il y a beaucoup de familles qui se retrouvent autour d'une table pour manger, et chacun·e est sur son téléphone portable. Ils sont présent·es et absent·es à la fois.

Les plateformes de travail ont modernisé le rôle des proxénètes. Elles sont les [nouvelles] proxénètes. Ce sont elles qui gagnent sur le travail des femmes. Elles l'ont modernisé par la technologie, mais c'est le même rôle. Elles prennent l'argent, et puisqu'il y a un puissant isolement, il n'y a plus la protection de la sécurité physique que les proxénètes garantissaient d'une certaine façon. C'est un saut dans l'organisation du travail sexuel. On est passé de la division



<sup>6</sup> Leopoldina Fortunati. (2023). *Les femmes et la communication numérique: où en sommes-nous?*, Revue Ouvrage, récupéré de <https://www.revue-ouvrage.org/femmes-communication/>

du travail du sexe-usine à l'isolement. Maintenant, il est beaucoup plus difficile de s'organiser et de faire des choses ensemble parce que nous ne savons pas où nous retrouver. D'autre part, nous sommes contrôlées par ces plateformes. En même temps, si on les bloquait, beaucoup seraient impactées parce qu'elles dépendent de celles-ci; elles ont un grand pouvoir de contrôle et de gestion par rapport au travail sexuel.

En même temps, il y a une espèce de dédouanement du travail du sexe parce qu'il est davantage accepté dans les technologies et il a un traitement différent culturellement et socialement dans la société civile. Il faudrait étudier sérieusement cette question parce qu'il y a des articles académiques qui abordent ces technologies, mais qui ne réussissent pas à comprendre la signification politique de ce qui est en train d'arriver. Comment tu entres en contact? Combien d'argent la plateforme garde et combien d'argent elle te donne? C'est-à-dire, étudier les détails du contrat.

*A: Il me semble qu'il y a aussi quelque chose d'intéressant par rapport à qui travaille pour ces plateformes, surtout les personnes qui sont directement salariées, qui sont probablement pour la plupart des hommes programmeurs. En comparaison, nous recevons notre revenu via la plateforme, qui prend une part de cet argent, mais nous n'avons aucun encadrement sur le plan du droit du travail.*

**Leopoldina:** Donc il y a beaucoup plus d'isolement social parce que c'est une très grande partie du travail sexuel qui est devenu immatériel et qui est devenu *online*. Il reste les massages et quelques autres activités qui continuent. Il faudrait comprendre quelle est la proportion de travailleuses qui font du travail *online* et *offline* parce que je ne le sais pas, mais j'ai l'impression que beaucoup de jeunes préfèrent l'*online* parce qu'il n'y a pas de contact physique: c'est simplement un récit qu'elles créent devant la caméra.

*M: Oui, même quand tu fais du travail en personne, tu vas avoir tout un travail en ligne à faire pour promouvoir tes services, puis nourrir ton personnage d'escorte en faisant des réseaux sociaux, etc.*

**Leopoldina:** Et après, il y a l'idée que, toi, tu es libre, tu peux le faire quand tu veux, quand tu as du temps libre. Tandis que le travail du sexe [en personne] a des horaires précis, c'est le soir quand les gens ne travaillent pas ou bien dans des moments durant lesquels les gens sont en pause au travail.

Il y a aussi beaucoup de travail sexuel digital gratuit. C'est dans la physiologie d'Internet. Et beaucoup de personnes ne savent pas la différence entre activité et travail: elles pensent que c'est une question d'expression personnelle. Surtout, il y a beaucoup de confusion parmi les jeunes, qui font beaucoup de travail sexuel gratuit, et donc qui font une concurrence énorme.

Et l'autre chose qui est importante, c'est que beaucoup d'États sont en train d'aller à droite. La droite, c'est Dieu, la famille et l'ordre social. Par exemple, il y a déjà eu des signaux terribles par rapport à l'avortement aux États-Unis, mais un peu partout également. Il y a un recul en arrière sur ça et moi, je m'attends à ce que ça touche même le travail sexuel. C'est pour cela qu'il faut

encore plus être unies, nous toutes dans le même programme politique, dans la même lutte, etc. Parce qu'autrement, on risque d'être vraiment très faible.

*A+M: Dans nos milieux de travail, il est commun d'avoir des collègues de travail qui occupent un emploi salarié dans les services sociaux, tel qu'en enseignement et en santé. Pour plusieurs d'entre nous, le travail du sexe se présente comme un emploi complémentaire à un autre qui ne paye pas assez bien. Le manque de reconnaissance généralisé du travail reproductif, que celui-ci soit accompli à la maison, dans les salons de massage ou au sein des hôpitaux, fragilise les populations les plus marginalisées et expose celles qui l'accomplissent à l'épuisement et aux violences de tout genre.*

*À votre avis, en quoi la lutte pour un salaire contre le travail ménager constitue un point de convergence important et nécessaire aujourd'hui pour rallier les femmes en lutte?*

**Leopoldina:** Cet objectif est fondamental, même pour les TDS parce qu'autrement, elles ont une concurrence. C'est pour cela qu'après, il y a une faiblesse des femmes partout, même dans le travail sexuel ou bien dans le travail à l'extérieur de la maison. Nous sommes toujours dans les métiers les moins payés, les plus précaires, etc. Naturellement, qui est la personne idéale pour accepter les miettes et pas le vrai argent?

Et donc le problème est: si les unes organisent quelque chose, les autres doivent les supporter. C'est-à-dire, si vous organisez des initiatives politiques, par exemple devant les salons de massage, nous devons venir vous supporter et vous devez nous supporter par exemple, si nous organisons une grève des femmes. De façon que les luttes des unes deviennent les luttes des autres, qu'elles soient unies aux autres politiquement. Et peu à peu, elles doivent faire partie du programme politique du réseau au niveau international.

*A+M: C'est une façon de garder des luttes autonomes, mais de les faire converger.*

**Leopoldina:** C'est très important que chacune fasse ses luttes, mais ce qui est aussi important, c'est que ces luttes soient présentes dans le même programme, et que les autres les supportent.

## Glossaire:

**Opéraisme:** L'opéraisme est un courant marxiste italien, actif principalement dans les années 1960 et 1970. Ce courant prône l'autonomie ouvrière des partis politiques et des syndicats, priorisant plutôt l'organisation en comité ouvrier à l'intérieur des usines.

**Force de travail:** La force de travail est la marchandise que vend un·e travailleuse·r au capitaliste, la seule qu'il possède. C'est sa capacité physique à travailler. La force de travail est une marchandise particulière parce que c'est la seule qui est capable de créer de la valeur.

**Survaleur:** Dans la tradition marxiste, la survaleur est la valeur créée par un·e travailleuse·r que le capitaliste s'approprie. Par exemple, sur une journée de travail de 8h, un·e travailleuse·r peut produire une valeur équivalente à son salaire pendant 4h, alors que les 4h restantes génèrent de la survaleur, que le capitaliste empoche. Les féministes marxistes ont argumenté que le travail ménager et le travail du sexe, en reproduisant la marchandise force de travail, étaient également sources de survaleur, puisqu'elle est essentielle au fonctionnement du système capitaliste.

**Capital, capitaliste:** Le Capital désigne une accumulation d'argent qui génère davantage d'argent. Le capitaliste est un individu ou une entité qui possède des moyens de production et emploie des travailleuse·rs pour générer de la survaleur.

**Travail reproductif:** Désigne l'ensemble des activités et des services qui servent à reproduire les êtres humains ainsi que la «force de travail», comme la garde des enfants, le travail domestique, le travail du sexe et les soins aux personnes âgées, que ce travail soit rémunéré ou non.

**Procès:** Dans le langage marxiste, le terme procès s'utilise dans le même sens que processus ou procédé, souvent utilisé pour décrire la dynamique des relations de production. Marx a préféré ce terme pour traduire le terme allemand de *prozess*, parce qu'il se rapprochait davantage à l'époque de son usage en science de la nature auquel il comparait le procès de production.

**Monétisation:** Processus par lequel la monnaie - à l'époque de l'or et de l'argent - est introduite comme moyen de payer pour une marchandise.



Peinture à l'huile - Zero

# Explorer la bibliothérapie

## Comprendre la thérapie par les livres

par Érika

La bibliothérapie, ou thérapie par les livres, est une approche thérapeutique qui utilise la lecture pour accompagner les individus dans leur cheminement face à diverses difficultés psychologiques, émotionnelles ou personnelles<sup>1</sup>. Cette méthode tend à entamer un processus interne grâce à une lecture dirigée, permettant ainsi aux personnes lisant de trouver des résonances dans les récits et de mieux appréhender leurs propres expériences<sup>2</sup>. Elle vise à combler un manque en créant un écho entre le texte et le personnel vécu. Selon Marcel Proust la bibliothérapie serait une «discipline curative», capable de stimuler la vitalité psychique et émotionnelle, suggérant ainsi son potentiel à éveiller des ressources intérieures chez les lecteur·trices<sup>3</sup>.

En ce sens, la lecture devient une force régénératrice ainsi qu'une aide essentielle permettant de retrouver de la vitalité psychique et émotionnelle<sup>4</sup>. Pour certaines personnes, la lecture est avant tout un moment intime, un tête-à-tête avec le livre et avec soi-même<sup>5</sup>.

La lecture aide aussi à surmonter des difficultés dont la liste des bénéfices est longue. Lire répond à des besoins variés, qu'ils soient de réparation, de qualification, d'affirmation de soi, de confirmation, de glorification, de projection vers le futur ou le passé, de sublimation, d'exploration, d'identification, d'éducation, de désidentification, de dépersonnalisation, etc<sup>6</sup>.

### POURQUOI CETTE BIBLIOTHÉRAPIE ?

Les raisons et les objectifs de la démarche

L'initiative d'une bibliothérapie spécifiquement destinée aux TDS, par et pour les TDS, prend tout son sens dans le contexte d'un magazine rédigé par le CATS. Les ouvrages et les références (auto)biographiques proposées visent à favoriser un sentiment de communauté et réduire la solitude que nous pouvons vivre et/ou ressentir, qu'elle soit due à un isolement géographique ou psychique. Ainsi, cette bibliothérapie ne se contente pas de traiter des problèmes individuels, elle se veut agir comme un ciment communautaire.

Les livres que je vais vous proposer seront présentés avec un résumé de l'ouvrage favorisant une meilleure compréhension de mes appréciations personnelles dans lesquelles je partagerai les émotions et les impacts que ces lectures ont eus



1 Marc-Alain Ouaknin, (2016). «Chapitre II. À l'ombre des mots en fleur», dans : M. Ouaknin, *Bibliothérapie: Lire, c'est guérir* (pp. 47-53). Paris: Le Seuil.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

5 *Ibid.*

6 *Ibid.*

sur moi. Mon but est de vous transmettre non seulement le contenu de ces œuvres, mais aussi de vous faire ressentir ce qu'elles m'ont apporté. Cette démarche vise à non seulement introduire les livres, mais aussi à créer une connexion plus intime, en montrant comment ces récits ont résonné dans mon propre parcours. J'espère que ces partages pourront vous toucher à leur tour, vous apporter du réconfort, de l'inspiration ou simplement un moment de connexion, et ainsi, nous rapprocher encore plus tout en renforçant le sentiment de communauté et de solidarité.

### QUI SUIS-JE?

Sur quelles expériences s'appuient mes appréciations?

Femme cisgenre hétérosexuelle blanche de classe moyenne originaire de la Rive-Sud de Montréal, je suis une intervenante psychosociale engagée dans le domaine du travail du sexe, avec trois ans d'expérience dans un organisme communautaire dédié à l'amélioration des conditions de vie des TDS. Mon parcours académique en cours, combinant un premier certificat en études féministes et un deuxième en études critiques des sexualités et un baccalauréat en sexologie, me permettent d'aborder les enjeux du travail du sexe avec une perspective intersectionnelle. J'ai contribué à diverses recherches en lien avec la communauté, avec la COCQ-SIDA. Mon expérience personnelle de dix ans dans l'industrie du sexe, incluant deux ans en agence d'escorte et huit ans comme escorte indépendante ponctuelle, enrichit ma compréhension des réalités des TDS. Cette combinaison d'expériences académiques, professionnelles et personnelles m'offre un regard à la fois théorique et pratique sur les enjeux du travail du sexe, tout en restant ancrée dans les réalités du terrain.

*Aucune femme ne naît pour être pute*, María Galindo et Sonia Sanchez, 2022

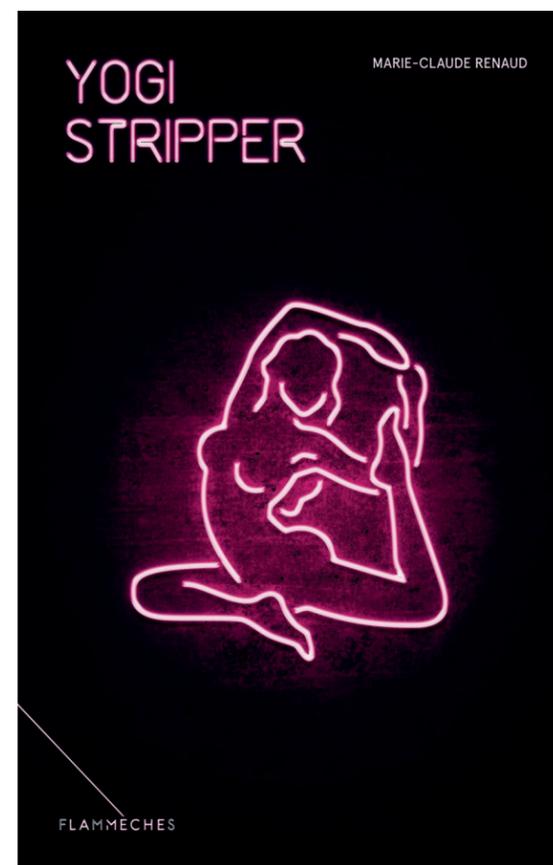


**RÉSUMÉ:** La phrase a vu le jour en Bolivie et s'est propagée en Argentine. «Aucune femme ne naît pour être pute», c'est le slogan de la banderole brandie par María Galindo et Sonia Sánchez, lors de manifestations et de débats. C'est aussi le titre du présent ouvrage, dans lequel ces deux figures du féminisme latino-américain contemporain analysent, du point de vue de la pute, l'ensemble des processus politiques, idéologiques et philosophiques qui chassent les prostituées de la vie publique. La perspective développée par María et Sonia, véritable immersion dans l'univers prostitutionnel, offre au lecteur des concepts analytiques nouveaux. Les autrices dénoncent sans ambages tous les profiteurs de ce système: les proxénètes (l'État, le patriarcat) et les parasites (syndicats, églises et ONG). En définissant la rue comme un territoire politique, elles proposent de nouvelles manières de tisser des liens, afin que les femmes s'organisent et se rebellent.

**APPRÉCIATION PERSONNELLE:** J'ai trouvé ce livre particulièrement éclairant d'un point de vue culturel puisqu'il offre un aperçu de la réalité des TDS en Amérique latine, un contexte qui m'était méconnu. Ce qui m'a le plus marqué, c'est la façon dont les autrices mettent en lumière le rôle des institutions gouvernementales et étatiques dans le maintien de la précarité des TDS. Elles soulignent à juste titre que, malgré les aides gouvernementales minimales comme les distributions de nourriture et de condoms, l'État néglige de fournir des opportunités réelles d'éducation et de formation, exacerbant ainsi la précarité des TDS.

Les autrices ne se contentent pas de dénoncer, elles proposent aussi des pistes pour transformer cette réalité. En définissant la rue comme un territoire politique et en encourageant l'organisation et la rébellion, María Galindo et Sonia Sanchez offrent des outils puissants pour l'*empowerment* des TDS boliviennes. Cette approche constructive et militante résonne profondément avec moi, car elle valorise notre capacité à agir et à militer pour les droits de notre communauté. *Aucune femme ne naît pour être pute* est ainsi une source d'inspiration et un appel à la mobilisation pour une meilleure reconnaissance et des conditions de travail plus justes pour toutes les TDS.

*Yogi stripper*, Marie-Claude Renaud, 2023



**RÉSUMÉ:** «Y avait pas juste l'argent pour rendre ça plaisant. Tout ce désir axé sur ma petite personne enivrait mon ego trop mal nourri... en plus des plaisirs sensoriels, sensuels et sexuels qui sont montés à des niveaux encore jamais explorés». Les hauts et les bas d'une improbable double vie. De ses débuts dans les bars de danseuses en région jusqu'à son succès dans les plus grands clubs de Montréal, Marie-Claude Renaud dévoile les coulisses de cet univers sulfureux dans une langue franche et sans jugement. Avec spontanéité, elle se livre sur son rapport difficile avec les dépendances, l'alimentation et son image corporelle, et raconte ses explorations houleuses des drogues psychédéliques. Enfin, ayant trouvé dans le yoga une paix relative, elle y a également découvert une certaine hypocrisie, qu'elle ne manque pas de dénoncer ! Véridique, captivant, drôle et hyper sincère, *Yogi stripper* nous invite dans une vie gouvernée par un irrésistible besoin de liberté.

**APPRÉCIATION PERSONNELLE:** L'autrice nous plonge avec une grande sincérité dans les coulisses de sa double vie, révélant les hauts et les bas de son parcours dans le monde des clubs de danseuses à Montréal. Ce qui m'a particulièrement marqué, c'est sa façon d'aborder la gestion de ses dépendances et son rapport aux drogues psychédéliques avec une honnêteté rafraîchissante. Elle partage ouvertement ses défis avec la consommation de drogue, tant dans sa vie personnelle qu'à travers son travail, offrant un aperçu rare et précieux sur cette réalité.

Marie-Claude Renaud n'hésite pas à aborder les pressions corporelles que l'on peut ressentir dans l'industrie, pouvant toucher notre image corporelle et notre alimentation, en décrivant comment ces aspects peuvent influencer notre bien-être. Son récit, à la fois franc et percutant, est rempli d'émotions et d'humour, rendant les sujets difficiles plus accessibles et moins tabous. La manière dont elle explore ses contradictions internes et ses découvertes personnelles, notamment son expérience avec le yoga et l'hypocrisie qu'elle y a rencontrée, ajoute une dimension supplémentaire à son témoignage.

*Yogi stripper* est une lecture inspirante offrant une perspective honnête et libératrice sur les défis que nous pouvons rencontrer dans le cadre de notre travail. Le livre encourage la réflexion et le travail sur soi, tout en abordant des aspects souvent cachés de notre réalité professionnelle avec une légèreté et une authenticité appréciable.

*Balance ton corps : Manifeste pour le droit des femmes à disposer de leur corps*, Bebe Melkor-Kador, 2020

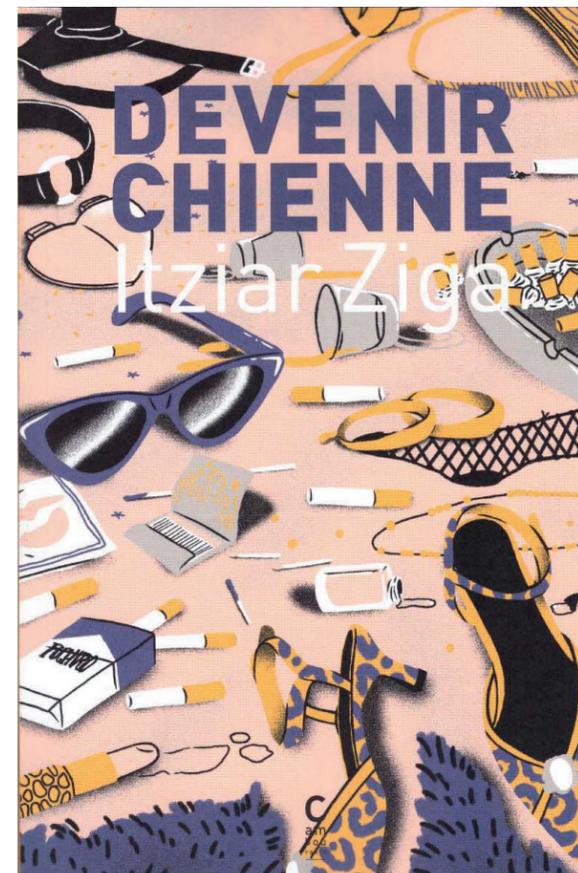


**RÉSUMÉ:** Le manifeste d'une travailleuse du sexe afroféministe pour la liberté des corps et le droit à une sexualité décomplexée. Après la vague MeToo et la libération de la parole autour de la sexualité féminine, de nouvelles voix du féminisme pro-choix s'élevèrent. Bebe Melkor-Kador est l'une d'entre elles. À seulement 24 ans, c'est son expérience déjà étendue de travailleuse du sexe et sa vision inclusive de la condition des femmes qui l'ont amenée à développer sa philosophie de vie: les grands principes qui président à l'art d'être une salope; une critique acerbe de notre société "coincée du cul"; un plaidoyer pour l'éducation sexuelle des plus jeunes et l'avènement d'une masculinité positive. Au fil du texte, l'autrice pose les fondations de son monde idéal: une société où le sexe ne serait plus un tabou mais un sujet comme un autre, enseigné à l'école pour former des citoyen·ne·s éclairé·e·s. Un témoignage incarné, qui trace les contours d'une pensée féministe inédite, qui bouscule, en accord avec son temps.

**APPRÉCIATION PERSONNELLE:** Le manifeste de Bebe Melkor-Kador offre une perspective rafraîchissante et audacieuse sur le travail du sexe, la sexualité et le féminisme. Son approche afroféministe apporte une dimension intersectionnelle cruciale, souvent négligée dans les discussions *mainstream* sur ces sujets. L'autrice tisse habilement des liens entre l'éducation sexuelle, la masculinité positive et une société sexuellement libérée, offrant une vision novatrice qui résonnera avec de nombreux·ses TDS. Sa proposition d'une société où le sexe ne serait plus tabou, mais un sujet comme un autre est à la fois stimulante et nécessaire. Sa vision d'une masculinité positive est un aspect fascinant du livre. Elle explore comment la remise en question des normes de masculinité toxique peut améliorer les relations entre les genres et contribuer à déstigmatiser le travail du sexe.

Ce qui rend ce livre particulièrement attrayant pour les TDS, c'est la façon dont Bebe Melkor-Kador aborde sans détour les réalités de l'industrie. Elle offre un regard franc et sans jugement sur le travail du sexe, tout en plaidant pour une plus grande reconnaissance de nos droits. Bien que sa vision puisse parfois sembler idéaliste, elle inspire à imaginer et à travailler vers un monde où le travail du sexe serait reconnu, respecté et intégré dans le tissu social comme n'importe quelle autre profession.

*Devenir chienne*, Itziar Ziga, 2020



**RÉSUMÉ:** Itziar Ziga a grandi dans une cité au Pays basque espagnol, entre nuages toxiques et terrains vagues vert fluo. Elle aime les boas à plumes, se déguise parfois en camionneur et se désigne elle-même comme une chienne. Ce livre fait preuve d'une liberté et d'un enthousiasme furieusement contagieux. Il témoigne d'un activisme joyeux marqué par le travestissement, les performances de rue, et porte les revendications brutales de celles et ceux qui restent aux marges d'une société qui les condamne. Préfacé par Virginie Despentes et Paul B. Preciado, *Devenir chienne* relève autant du portrait collectif que de l'essai autobiographique. Itziar Ziga y décrit l'expérience d'une féminité subversive, car hyperbolique et parodique. Prostitution, voile, sexualités, transidentité, précarité sociale sont autant de thématiques qui traversent le texte, dans une démarche résolument intersectionnelle et anti-assimilationniste.

**APPRÉCIATION PERSONNELLE:** Il s'agit d'un véritable coup de poing littéraire qui promet de secouer et d'inspirer les TDS et tou·tes ceux qui défient les normes sociétales. Ce livre est une célébration audacieuse et sans compromis de la féminité subversive et de l'activisme queer. L'aspect intersectionnel du livre est un autre point fort. En tissant ensemble des thèmes comme la transidentité, la précarité sociale et les sexualités marginalisées, Itziar Ziga crée un tableau riche et complexe qui reflète la diversité des expériences au sein de la communauté des TDS.

Pour les TDS en quête d'une lecture qui valide leur expérience tout en les poussant à réfléchir et à agir, *Devenir chienne* est un *must*. C'est un manifeste pour ceux qui restent aux marges, un appel à la fierté et à la solidarité.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bebe Melkor-Kador, (2020). *Balance ton corps: Manifeste pour le droit des femmes à disposer de leur corps*. La Musardine.

Maria Galindo et Sonia Sanchez, (2022). *Aucune femme ne naît pour être pute*. LIBRE

Marie Claude Renaud, (2023). *Yogi stripper*. La Mèche.

Itziar Ziga, (2024). *Devenir chienne*. Cambourakis.

